

HERCULE VALJEAN

Le masque de haine



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-030

Le masque de haine

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 669 : version 1.0

Le masque de haine

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

L'entente de Benoît et du chef

Benoît Augé, rédacteur au « Midi » et seul homme à connaître l'identité du DOMINO NOIR, monta lestement les marches de l'escalier extérieur conduisant à la porte principale du somptueux club Saint-Denis, dans la partie fashionable de la rue Sherbrooke.

En habitué il entra sans sonner.

À un garçon qui passa il demanda :

- Le chef de la sûreté est-il ici ?
- Oui, monsieur.
- Où ça ?
- Dans la salle à manger.
- Seul ?
- Oui.

Augé s'assit à la table du chef.

Celui-ci était rendu au dessert.

– Quel bon vent t'amène ?

– C'est comme d'habitude.

Le chef abandonna sa tarte aux pommes et leva la tête.

– Tu as un message du Domino ? demanda-t-il.

– Oui.

– Je ne comprends pas.

– Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, chef ?

– Que le Domino ait un message pour moi.

– Comment ça ?

– Oui, les affaires criminelles sont comme les affaires ordinaires pendant l'été, c'est-à-dire très tranquilles.

– C'est justement là le début du message du Domino.

– Quoi ?

– N'ayant rien à faire il s'ennuie, s'ennuie à

mourir.

Le chef sourit :

– Je ne peux toujours pas faire un meurtre pour lui plaire.

– Ah, ah, chef, quand les bandits chôment la police est heureuse.

– Il ne semble pas en être ainsi du Domino.

– Non, lui, la lutte contre le crime est sa passion, sa vie. Comme la petite religieuse d'Anatole France qui demandait du mal pour pouvoir l'expier, le Domino demande des vagues de crimes pour les mater.

– Ainsi il s'ennuie ?

– À la mort.

– Et il me demande... ?

– Voici sa supplique : Lorsque vous aurez une cause de meurtre, n'importe laquelle et préféremment la première laissez-la lui solutionner tout seul.

– C'est promis. Et promis avec un enthousiasme incommensurable, car plus on

enlève d'ouvrage à mon pauvre vieux cerveau...

– Ce n'est pas tout, dit Augé.

– Non ?

– Il va faire la cause avec mon aide exclusive et il la fera exclusivement aussi au microphone.

– Au micro ? Comment ça ?

– Je lui amènerai les personnages, témoins ou assassins en perspective chez moi ; il se placera invisible mais à un endroit où il pourra voir sans être vu ; un micro sera devant lui ; il questionnera ainsi tout le monde et tout le monde répondra à un second micro installé dans une autre pièce.

– C'est original.

– Oui, ce sera le premier meurtre résolu au micro dans l'histoire criminelle de la métropole.

Le chef dit :

– Entendu.

– J'attendrai votre coup de téléphone.

– C'est ça.

– Au revoir.

– Bonjour.

II

Le meurtre

Trois jours passèrent.

Trois journées atrocement chaudes et humides et pesantes du lourd mois de juillet.

C'était la quatrième et il pleuvait.

Pluie bienfaisante et rafraîchissante.

Le « Midi » venait de paraître et j'allais m'en aller luncher quand le téléphone sonna.

C'était le chef de la sûreté.

Il dit :

– Benoît, j'ai ton meurtre pour le Domino. Il a été commis il y a une heure à peine, j'ai déjà tous les indices.

– Si vous avez presque la solution, objectai-je...

– Au contraire je n’ai pas une solution mais plusieurs...

– Plusieurs ?

Je ne comprenais pas.

– Oui, dit-il, j’ai trop de suspects ; il fait trop chaud, je dois partir en vacances demain, et ce meurtre m’arrive comme un cheveu sur la soupe. Bref je considère comme providentielle l’offre microphonique du Domino et je l’appelle à mon secours.

– Que dois-je faire ?

– Viens à mon bureau.

– Oui.

– Vous m’attendez ?

– Puisque je te le dis.

– Très bien, je cours.

*

Pendant la conversation que je tins avec le

chef je pris les notes suivantes que je copie ici pour le bénéfice du lecteur.

LA VICTIME Marita Camirand, née Tegathwit, une Iroquoise de Caughnawaga.

Grande beauté brune.

23 ans.

Était malade.

Avait le regard vague, fixe et lointain.

(Ne pas oublier ces yeux ; ils sont peut-être un indice de très grande importance.)

Marita assassinée d'un coup de coupe-papier.

PRÉSENTS SUR LES LIEUX AU MOMENT DU CRIME :

(1) – Le mari de Marita, ERNEST CAMIRAND, avocat. Riche. Débauché.

Voltigeant de fleur en fleur. C.A.D. qui sortait avec d'autres filles. Avait souvent des querelles avec sa femme qu'il négligeait.

(2) – CHLOÉ CAMIRAND, la mère d'Ernest et la belle-mère de Marita. 70 ans. Haïssait la morte.

Disait qu'elle avait marié son fils pour son

argent.

L'avait souffletée une fois.

Avait d'ailleurs déjà été soupçonnée du meurtre de son époux mort dans des circonstances étranges pendant qu'Ernest était en bas âge. Mais les soupçons étaient toujours restés vagues, refusant de se concrétiser en preuve circonstancielle contre la veuve.

(3) – LE DOCTEUR NAPOLÉON SERVANT, appelé au chevet de la mourante.

La police croit que Marita lui a dit quelque chose ayant de mourir, et que le docteur a un secret qu'il ne veut pas révéler.

(4) – ÉMILIENNE SERVANT, la fille du médecin, amie intime de la morte, qui a répondu très vaguement aux questions de la police et qui semble cacher, elle aussi, quelque chose.

(5) – JULIEN MARCEAU qui est le cavalier d'Émilienne, et qui était en visite chez la victime au moment du meurtre.

Émilienne : Belle à croquer.

Physionomie franche et honnête.

20 ans.

Julien : figure mâle et fière.

Corps d'athlète.

Professeur de natation à la palestre nationale.

(6) – Le 6^e et dernier témoin du crime est le frère de Marita : IRO TEGATHWIT.

Noir comme un geai.

Pommettes saillantes.

Air farouche.

Adorait, idolâtrait Marita.

Profession : ingénieur de ponts et chaussées ; son père a été photographié plusieurs fois comme coureur de structures pontales ; c'est lui qui a posé les pièces les plus difficiles dans les endroits les plus périlleux pendant la construction du pont de Montréal.

*

Le chef soupira :

– Comprends-tu maintenant, Benoît, que j’ai trop de solutions. Sur six personnes présentes sur les lieux au moment du crime j’ai un nombre trop considérable de suspects.

Je réfléchis...

Évidemment oui...

Le chef avait raison...

Tanné de sa femme, Ernest Camirand aurait pu la tuer.

Sa mère ne la haïssait-elle pas assez d’ailleurs pour recourir au meurtre afin de s’en débarrasser ?

Et que cachait le docteur et sa fille ?

Pour le moment il n’y avait que Julien Marceau et Iro qui paraissaient au premier abord innocents.

III

L'interrogatoire du veuf

Selon le désir de Simon Antoine alias le Domino Noir, Benoit Augé était allé chercher Ernest Camirand.

Celui-ci était venu de bon gré.

Caché dans la pièce voisine le Domino était au micro.

Avec Augé dans un petit salon se tenait Ernest, lui aussi assis à un petit microphone.

Le Domino demanda :

– C'est vous le veuf de Marita ?

Camirand répondit :

– Oui.

– Avez-vous assassiné votre femme ?

- Non.
- Alors vous êtes innocent ?
- Oui.
- Un innocent n’a rien à cacher ? Vous l’admettez ?
- Certes.
- Alors vous répondrez franchement et sans réserves à mes plus intimes questions ?
- Je vous le promets, Domino.
- Aimez-vous votre femme ?
- Je l’avais beaucoup aimée.
- Vous ne l’aimez plus ?
- Non.
- Vous n’êtes pas un monogame ?
- Que voulez-vous dire ?
- Que vous n’êtes pas un homme à une seule femme.
- C’est vrai.
- Commençons par le commencement, voulez-vous ? Où avez-vous rencontré Marita

pour la première fois ?

– Par hasard à Caughnawaga.

– Ça a été le coup de foudre ?

– Oui, mon cœur a toujours été facile à allumer.

– Pas votre cœur, mais vos passions mauvaises, n'est-ce pas ?

– Hélas...

– Vous avez fait des propositions indécentes à la petite sauvagesse, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Elle vous a refusé ?

– Oui.

– Alors en désespoir de cause vous lui avez offert le mariage ?

– Oui.

– Éblouie par votre richesse et votre position elle a accepté ?

– Oui.

– Combien de temps dura votre amour ?

– Il était déjà fini au retour de notre voyage de noces.

– Inconstance !

– Peut-être, mais trop grande froideur sentimentale de la part de ma femme.

– Vous vous êtes mis à lui être infidèle ?

– Oui.

– Marita s'apercevait-elle que vous la trompiez ?

– Oui.

– Ça ne lui faisait rien ?

– Elle tomba malade...

– Quelle maladie ?

– Le docteur Servant diagnostiqua débilité générale.

– Je comprends, cette maladie porte la patiente à l'indifférence...

– Oui.

– Où étiez-vous au moment du crime... ?

– À l'étage inférieur dans mon cabinet de

travail.

– Combien d'étages compte votre maison ?

– Deux.

– Votre femme reposait dans sa chambre au second ?

– Oui.

– Faisiez-vous chambres à part ?

– Oui.

– Qui se trouvait avec vous dans votre cabinet ?

– Ma mère.

– Vous causiez ?

– Nous réglions nos comptes. Je suis l'administrateur de la fortune de maman.

– Qui se trouvait dans la maison ?

– À part nous deux ?

– Oui.

– Iro, mon beau-frère.

– Où était-il ?

- Je ne sais pas au juste.
- Comment vous êtes-vous aperçu de l’attentat contre votre femme ?
- Maman regarda l’heure. Notre servante était sortie.
- C’était son après-midi de congé ?
- Oui.
- Donc... ?
- Maman regarda sa montre. C’était l’heure de la potion de Marita. Elle me dit de l’excuser. Quelques instants plus tard j’entendis ma mère pousser un terrible cri. J’accourus et je vis le coupe-papier plongé en pleine poitrine de Marita.
- Que fîtes-vous alors ?
- Je téléphonai à notre voisin.
- Qui est votre voisin ?
- Le docteur Servant.
- Et il vint immédiatement ?
- Oui, avec Émilienne, sa fille.
- Émilienne était une amie de votre femme ?

– Oui, sa plus intime et peut-être sa seule amie.

– Parlons maintenant de votre beau-frère Iro Tegathwit. Entretenez-vous des relations d'amitié avec lui ?

– Oh, non.

– Vous le haïssez ?

– Moi pas, mais lui, oui.

– Pourquoi vous déteste-t-il ?

– Il prétendait que je maganais sa sœur.

– Il aimait bien Marita ?

– Oui.

– Comme les sauvages seuls, savent aimer ?

– Je le crois.

– Avec idolâtrie ?

– C'est probable.

– Est-ce vrai que vous maganniez votre femme ?

– Je ne l'ai jamais battue.

– Mais vos infidélités, vos couraillages, vos

fredaines passionnelles lui causaient une grande souffrance morale ?

– Oui.

– C’était pour cela qu’Iro vous haïssait ?

– Oui.

– Avez-vous eu des altercations avec lui ?

– Une seule.

– Que vous a-t-il dit ?

– Il m’a traité des noms les plus bas et m’a finalement noirci un œil.

Alors le journaliste Augé intervint :

– Domino, dit-il, Camirand a les deux yeux noirs.

Mais Simon Antoine ne parla pas du second œil.

Pas immédiatement.

Il s’appliqua au premier :

– Quand avez-vous reçu le coup de poing d’Iro ?

– Oh, quelques minutes seulement avant

l'attentat. Iro venait de parler à sa sœur Marita, et il paraissait enragé.

– Il ne vous a pas révélé si sa sœur lui avait dit quelque chose ?

– Non.

– Et maintenant qui vous a noirci le second œil ?

– Julien Marceau.

– Le professeur de natation ?

– Lui-même.

– Où ?

– En plein jour et dans la rue.

– Quand ?

– La veille du crime.

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien.

– Marceau n'a rien dit avant de vous frapper ?

– Il n'a prononcé qu'un mot.

– Lequel ?

- Cochon.
- Et après avoir frappé ?
- Il s'en est allé silencieusement et avec un grand calme.
- Avez-vous une idée de la raison de cette attaque ?
- Non.
- Connaissez-vous bien Marceau ?
- Seulement un peu.
- Était-il présent au crime ?
- Ah, oui, j'oubliais. Il est arrivé chez moi avec le docteur et Émilienne.
- Avez-vous autre chose à déclarer ?
- Je ne vois pas.
- Si un événement survenait que vous jugiez important voulez-vous avoir l'amabilité de téléphoner à M. Augé ?
- Certainement.
- Et ne quittez pas la ville avant d'en obtenir l'autorisation de ma part.

– Entendu.

IV

L'interrogatoire de Chloé Camirand

LE DOMINO – Vous êtes la belle-mère de la morte ?

CHLOÉ CAMIRAND – Oui, monsieur.

– Le jour du meurtre vous avez eu une conversation d'affaires avec votre fils ?

– Oui.

– Vous avez interrompu cette conversation pour aller donner une potion à votre bru ?

– C'est bien cela.

– C'est vous qui avez été le premier témoin de l'attentat ?

– À part le meurtrier, oui.

– Ainsi ce n'est pas vous qui avez assassiné Marita ?

- Oh, monsieur, comment pouvez-vous dire ?
 - N’avez-vous pas il y a environ un quart de siècle assassiné votre mari ?
 - NON.
 - Pourtant vous étiez seule avec lui dans la maison au moment du crime.
 - C’est vrai.
- Elle ajouta :
- Mais mon mari s’est suicidé.
 - Savez-vous pourquoi ?
 - Oui, c’est que je le maltraçais, que je l’humiliais...
 - Pour quelle raison ?
 - Parce qu’il était pauvre et que j’étais riche.
 - Aimez-vous votre bru ?
 - Non.
 - Pour la même raison que vous détestiez votre mari, parce qu’elle était pauvre ?
 - Oui.
- L’ombre du génial avare de Claude-Henri

Grignon sembla planer dans la pièce.

Le Domino reprit :

– Avez-vous des doutes sur l'identité de l'assassin ?

– Je ne sais pas.

– Ne savez-vous point que le meurtrier n'est nul autre que votre fils ?

– Non, non, NON.

– Il avait un mobile parfait puisque sa femme l'embarrassait diablement.

– Je vous jure, monsieur...

– Le fait est que vous aviez vous aussi le même mobile.

– Je suis innocente.

– C'est ce que l'avenir me dira.

La femme poussa un petit cri.

Le Domino lui demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– J'oubliais de vous dire quelque chose.

– Quoi donc ?

– J’ai trouvé dans le lit de la morte une bague initialée.

– De quelles initiales ?

– J. M.

J.M.

Julien Marceau...

– Que déduisez-vous de cette découverte ?

– Je ne sais pas au juste.

– Pas de détour. Vous soupçonnez le professeur de natation ?

– Franchement oui.

– Il se serait approché de la victime avec le coupe-papier, aurait frappé Marita en se défendant, lui aurait arraché la bague du doigt sans qu’il s’en aperçoive, n’est-ce pas cela que vous supposez ?

– Oui, monsieur.

– Et la découverte de cette bague vous a enlevé un gros pied de sur la conscience ?

– C’est vrai.

– Très bien, vous pouvez vous retirer.

Lorsqu'ils furent seuls le Domino ordonna à Benoît :

– Va me chercher Émilienne Servant et Julien Marceau.

– Tu veux les questionner ensemble, Simon ?

Le haut-parleur, accroché au mur amplifia le rire sec du Domino :

– C'est, expliqua-t-il, qu'il serait cruel de séparer ces deux grands amoureux.

V

Émilienne et Julien

LE DOMINO – Bonjour, Émilienne.

ÉMILIENCE – Bonjour, Domino.

– Vous étiez la meilleure amie de Marita ?

– Oui.

– Elle n’était pas heureuse avec son mari ?

– Non.

– Camirand est un débauché ?

– De la pire espèce.

– Sa femme s’apercevait-elle de ses nombreuses infidélités ?

– Je vous crois.

Elle expliqua :

– Le salaud ne se donnait même pas la peine

d'enlever le rouge à lèvres des autres de sur sa figure ni la poudre sur ses gilets. On aurait dit qu'il faisait exprès pour faire souffrir la bonne Marita.

– La morte s'est-elle plaint à vous de la mauvaise et odieuse conduite de son mari ?

– Non, et c'est ce que j'ai toujours trouvé drôle de sa part.

– Connaissez-vous Marita avant son mariage ?

– Non, mais comme après son mariage elle devint ma voisine, je lui rendis une visite et ce fut tout de suite l'amitié entre nous.

– Ainsi elle paraissait indifférente aux affaires de cœur de son mari. Mais le comble vint...

– Le comble ?

– Oui, le salaud, sans aucun avertissement m'embrassa devant sa femme. Je lui appliquai en pleine face une tape retentissante qui le fit saigner du nez.

– Que fit-il ?

- Sans mot dire il quitta la pièce.
- Et elle ?
- Elle ne broncha pas ; ses yeux demeurèrent vagues et vitreux.
- Parla-t-elle ?
- Oui, elle me demanda de remonter ses oreillers.
- Y avait-il longtemps qu'elle avait le regard vitreux et vague ?
- Oh, ça date à peu près des premières infidélités du salaud.

Simon Antoine demanda :

- Savez-vous qui a tué votre amie ?
- C'est le salaud ou bien sa mère.
- Ainsi Chloé détestait sa bru ?
- Elle ne pouvait pas la sentir.

*

LE DOMINO – Vous aimez Émilienne ?

JULIEN MARCEAU ET ÉMILIENNE (Ensemble) – Oui.

Le Domino rit et reprend :

– Pourquoi avez-vous noirci un œil à Ernest Camirand ?

– Émilienne m’avait raconté que le cochon l’avait embrassée de force.

– Ah, je comprends.

LE DOMINO – Vous avez perdu une bague initialée ? Quand ?

– Oh, il y a une couple de semaines.

– Ce n’est pas le jour du meurtre ?

– Non.

– Le jour où vous avez perdu cette bague êtes-vous allé chez Marita ?

– C’est possible.

– Vous y alliez souvent ?

– Oui.

– Seul ?

– Oh, non.

– Avec qui ?

– Mais avec Émilienne. Marita m’était attachée.

– À quel titre ?

– À celui d’ami de sa grande amie.

Julien sourit :

– Caprices de malade, vous comprenez.

Le Domino :

– Pourriez-vous en lui serrant la main avoir échappé votre bague ?

– Où ça ?

– Dans le lit de Marita.

ÉMILIENCE (*bondissant*) – C’est la garce de Chloé qui prétend avoir trouvé la bague là, je suppose. Eh bien, ça règle tout, c’est elle la coupable. Mais si Julien avait laissé par inadvertance la bague dans la main de Marita celle-ci s’en serait tout de suite aperçue et l’aurait immédiatement remise à mon fiancé.

LE DOMINO – Petite détective en herbe, va...

Et il congédia les deux amoureux en les bénissant avec son rire microphonique.

VI

Le temoignage du docteur Servant

LE DOMINO – Vous traitiez la victime ?

LE DOCTEUR SERVANT – Oui.

– De quelle maladie souffrait-elle ?

– De débilité générale.

– Pas d'autre chose ?

– La débilité générale est-elle accompagnée d'un regard vague et vitreux ?

– Oui, mais...

– Mais quoi ?

– Ses yeux étaient extraordinairement bovins.

– Que voulez-vous dire ?

– Je finis par soupçonner quelque chose.

– Quoi ?

– Je n’ai pas voulu parler au chef de la sûreté pour deux raisons : de peur du scandale...

– Et l’autre raison ?

– C’est que je n’étais pas entièrement sûr de mon diagnostic.

– C’est votre devoir de parler.

– J’ai consulté, le coroner à ce sujet vu que je ne suis guère au courant des questions de droit médical. Il m’a conseillé de révéler le secret intime de la morte.

– Et quel est ce secret ?

– Elle se droguait.

– Qui lui fournissait la drogue ?

– Je l’ignorais jusqu’à il y a quelques minutes.

– Qui donc vient de vous le dire ?

– Ma fille.

– Émilienne ?

– Oui et sous le sceau du plus grand secret.

– Pourquoi ne me l’a-t-elle pas dit à moi-même ?

– Elle ne voulait pas souiller la mémoire de Marita.

– Je comprends.

Le Domino :

– Et qui lui fournissait la drogue ?

– Son mari.

Benoit Augé s'écria :

– Pas possible.

Le Domino :

– Tais-toi.

Il reprit :

– Camirand voulait sans doute la rendre semi-consciente afin qu'elle laisse porter ses infidélités ?

– Ce doit être ça.

– Quelle sorte de drogue Marita prenait-elle ?

– Elle commença par des cigarettes de marijuana, puis son mari se mit à lui donner de l'héroïne.

– Comment consommait-elle cette dope ?

- L’héroïne était en poudre ; elle la prisait.
- Parlons maintenant de votre fille, docteur.
- Oui ?
- Approuvez-vous ses fréquentations avec Julien Marceau ?
- J’ai été aux renseignements et les références que j’ai eues sur Julien sont excellentes.
- Pensez-vous qu’il peut avoir assassiné Marita ?
- Ciel non...
- Votre fille était près de vous quand la victime est morte ?
- Oui.
- Où se tenait-elle exactement ?
- À la tête du lit, elle avait la main de la moribonde dans la sienne.
- Les deux femmes se sont-elles parlées ?
- Oui.
- À voix basse ?
- Oui.

– À voix si basse que vous n’avez rien entendu ?

– C’est ça, monsieur.

– Avez-vous, demandé à Émilienne ce que la mourante lui avait dit ?

– Oui.

– Et qu’a-t-elle répondu ?

– Qu’elle avait promis à Marita de garder son secret.

– Avez-vous insisté ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Vous ne connaissez pas ma fille, monsieur, c’eût été absolument inutile.

– Très bien, docteur, vous pouvez disposer.

VII

L'interrogatoire d'Iro Tegathwit

LE DOMINO – Vous êtes le frère de la morte ?

IRO TEGATHWIT – Oui.

– Vous détestiez Ernest Camirand ?

– De tout mon être.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il magannait ma sœur.

– Vous détestiez aussi Chloé Camirand ?

– Oui.

– Pour la même raison ?

– Oui.

– Vous ne pleureriez pas si Ernest et Chloé étaient assassinés ?

– Certainement que non.

– Où vous trouviez-vous quand le crime a été commis ?

– Je ne sais pas au juste ; dans la cuisine peut-être.

– On vous a prévenu ?

Iro dit sarcastique :

– Le dernier, je n'étais que le sauvage, le pauvre frère pauvre, vous comprenez.

– Êtes-vous allé dans la chambre du crime ?...

– Oui.

– Qu'avez-vous remarqué ?

– Sur le coup rien, mais en m'en revenant ici je me suis souvenu de quelque chose.

– Quoi ?

– Vous savez que mon beau-frère et ma sœur faisaient chambres à part...

– Oui.

– Eh bien, j'ai vu le gilet de Camirand sur une chaise.

– Ce n'était pas son habitude de le laisser là ?

– Non, car il n’y avait plus aucune intimité entre les deux époux.

Iro reprit :

– Ce n’est pas tout.

– Non ?

– Le gilet n’était plus là à l’arrivée de la police.

On entendit le Domino siffler dans son microphone.

Il demanda :

– Savez-vous qui l’avait enlevé ?

– Non, mais je mettrais ma main dans le feu que c’est Chloé.

– D’après vous c’est ou Chloé ou Ernest qui a assassiné votre petite sœur ?

– Oui, ou bien les deux ensemble.

VIII

Entretien d'Augé avec le Domino

Simon Antoine et le journaliste du « Midi » étaient assis et causaient gravement.

Le Domino dit :

- Le chef de la sûreté avait raison.
- En quoi ?
- Généralement les causes criminelles pèchent par manque et non par excès de suspects.
- C'est vrai, dans la présente affaire nous en avons trop.

Antoine reprit :

- Tu as ton cahier de notes, Benoît ?
- Oui.
- Eh bien, prends-le, ouvre-le et appelle-moi

un à un les noms de chacune des personnes que je viens d'interroger.

Augé lut :

– Ernest Camirand.

– Ah oui, le mari de la morte.

Il dit automatiquement :

Notre suspect numéro un ;

Était infidèle à sa femme ;

Avait eu des chicanes répétées avec elle ;

Était manifestement tanné de Marita ;

A eu toutes les chances physiques de tuer sa femme puisqu'il était sur les lieux au moment du crime ;

A le mobile parfait pour un meurtre.

Benoit demanda :

– Mais l'a-t-il commis ?

– Je n'en sais rien encore... Lis.

Le journaliste lut :

– Chloé Camirand...

Le Domino nomenclature :
Chloé ;
La belle-mère classique ;
Déteste sa brue ;
La prend pour une intruse ;
Une gold-diggeuse qui a marié Ernest pour
son argent ;
Marita lui pesait sur les rognons ;
Sa mort l'a soulagée et délivrée ;
Elle a eu toutes les chances physiques de
commettre le meurtre ;
Le mobile est là patent.
– Est-ce elle la meurtrière ? demanda Augé.
– Je ne sais pas.
– En tout cas c'est elle ou son fils.
Le Domino sourit :
– Pas nécessairement... Mais lis.
– Le docteur Napoléon Servant.
Antoine nomenclatura :

Le docteur a eu toutes les chances physiques de tuer.

– Non, fit Benoit.

– Comment ça ?

– Il n’était pas là au moment où le coupe-papier a été plongé dans la poitrine de Marita.

– As-tu déjà entendu parler d’un meurtrier par procuration ?

– Procuration... ?

– Le mot a été inventé par le criminaliste Alban Germain au cours du procès de l’abbé Delorme ; il a été ressuscité par le criminaliste Lucien Gendron.

– Qu’est-ce que ça veut dire au juste ?

– C’est ce que les américains appellent le crime par REMOTE CONTROL. Traduis cela en droit criminel britannique et tu accouches de l’expression légendaire anglaise : LE COMPLICE AVANT LE FAIT EST TOUT AUSSI COUPABLE QUE LE MEURTRIER LUI-MÊME.

– Alors tu penses que le docteur Servant a pu

faire commettre son meurtre par un complice ?

– C’est possible.

– Mais quel mobile avait-il pour assassiner la jeune et jolie Iroquoise ?

– Mettons que c’est lui qui lui vendait de la dope.

Le journaliste tressaillit :

– Mais, objecta-t-il, on a prétendu que le fournisseur était le mari de la victime.

– Sais-tu quel est la principale lacune de la preuve testimoniale, Benoit Augé ?

– Non, dis donc.

– C’est qu’elle est parfois délibérément erronée.

– Tu veux dire que les témoins mentent parfois.

– C’est en plein ça.

– Alors très bien, mettons comme tu dis, que Servant fournissait la drogue à la femme ; et puis après ?

– Après elle aurait pu le menacer de dénonciation et il se serait débarrassé d'elle comme du seul témoin qui l'eut fait condamner pour trafic de narcotiques.

– Ce que tu avances là est de l'argumentation bien maigre. A-t-on déjà vu un dopé vendre ainsi à la police sa source de céleste nectar ?

– Tu as peut-être raison, Benoit, mais une dopée qui voudrait à tout prix se débarrasser de la mortelle habitude de la drogue prendrait naturellement en grippe son fournisseur ; de là à le dénoncer il n'y a qu'un pas vite franchi par une personne qui sait que c'est là le grand moyen à prendre si elle veut guérir.

– Je dois admettre que ton raisonnement se solidifie.

Le Domino résuma :

La chance physique le docteur l'a par procuration ;

Le mobile il l'a aussi.

Pour la troisième fois le journaliste demanda :

– Est-ce lui l'assassin ?

– Je ne le sais pas encore.

Augé sourit :

– Ça fait trois ignorances.

– Ignorances, c'est vrai, mais entourées d'un petit halo de lumière qui, tel le premier rayon de l'aurore, perce la nuit opaque...

Il reprit :

– Lis-moi un autre nom.

– Émilienne Servant.

Le Domino remarqua :

– Voici une autre suspecte.

Et il énuméra :

Une complice de son père ;

Par amour filial.

Simon reprit :

– Il y a quelque chose qui me tracasse à propos d'Émilienne.

– Quoi donc ?

– Le secret que la victime mourante lui a confié...

– Ah...

– Oui, car ce secret contient peut-être le nom de l'assassin.

– D'un autre côté, contredit Augé, ce peut n'être aussi qu'un secret fort anodin...

– S'il est sans importance pourquoi Émilienne y tient-elle mordicus ?

– Elle a le culte de cette promesse à une morte amie.

Le Domino haussa les épaules :

– Tu as peut-être raison, dit-il.

– À un autre nom maintenant.

– Julien Marceau.

Antoine dit :

– Ah, oui, le cavalier d'Émilienne. Il y a quelque chose de précis contre lui.

Les initiales J.M. ;

La bague trouvée dans le lit de la morte.

Il se dit innocent.

Mais avez-vous déjà vu un assassin ne pas

commencer par nier sa culpabilité ?

– Mais le mobile ?

– Le mobile, voyons...

Le journaliste sourit :

– C'est ça, Simon, cherche, fabrique-lui en un.

– Oui, il a pu déjà sortir avec Marita, avoir un secret coupable avec elle ; Marita a pu le menacer de révéler ce secret à Émilienne et il l'a tuée, voilà.

Benoit éclata de rire :

– Avec autant d'assassins en perspective, dit-il, je me demande comment il se fait que la petite sauvagesse n'ait pas été tué auparavant.

– Farces à part, je vais te donner la seule opinion définie que je me suis faite de cette cause à date.

– Quelle est-elle ?

– De deux choses l'une : Ou Ernest Camirand a assassiné sa femme ou...

– Ou... ?

– Ou il est en danger de mort violente.

– En danger immédiat ?

– Oui.

À ce moment le téléphone sonna.

Benoit s'empara de l'acoustique.

– Allô.

– Qui ?

– Ah, c'est le chef de la sûreté ?

– Oui.

– Oui.

– Oui.

– Ah.

– Oui, c'est ça, chef, envoyez tous les témoins, car le Domino voudra sans doute les interroger le plus tôt possible.

Après avoir redéposé l'acoustique dans son berceau français, le journaliste dit :

– Tu avais raison, Simon.

– Raison ?

– Oui, Ernest Camirand vient de mourir.

– Hein ?

– Assassiné.

– De quelle manière ?

– D’un coup d’un coupe-papier.

Le Domino se frotta les mains :

– Enfin, s’écria-t-il, la situation se clarifie.

– Je ne vois pas en quoi.

Le Domino remarqua en souriant :

– *Oculos habent et non videbunt.*

Il ajouta :

– Fais venir tous les témoins de ce second meurtre.

– C’est fait.

– Très bien, en attendant leur arrivée, tu vas téléphoner au chef de la sûreté.

– Que lui dirai-je ?

– De se tenir prêt à venir ici cueillir l’assassin.

– Tu es si près que ça du dénouement ?

- Mais oui ce meurtre solutionne tout.
- Je ne comprends pas.
- Espère ; ça va venir.
- Quand ?
- Dans une heure au plus tard tu sauras le nom du meurtrier.

IX

On interroge de nouveau les témoins

Ils étaient tous rendus dans le petit salon de Benoit Augé.

Tous les témoins du 2^e meurtre...

Chloé Camirand, la mère de la victime ;

Le Dr Servant qui avait examiné médicalement le cadavre ;

Émilienne, sa fille ;

Iro Tegathwit, le frère de la 1^{ère} victime ;

Et :

Julien Marceau, le fiancé d'Émilienne.

Le Domino était à son micro secret.

Par l'intermédiaire du microphone dans le petit salon, le journaliste lui demanda :

– Aimes-tu mieux que je fasse sortir les autres témoins pendant que tu en interrogeras un ?

– Inutile.

Antoine ajouta :

– Mademoiselle, messieurs, ce ne sera pas long.

X

Chloé Camirand

LE DOMINO – Vous étiez sur les lieux quand le second attentat a été perpétré ?

CHLOÉ – Oui.

– Comment se faisait-il que vous fussiez là ?

– J’étais allée voir le docteur.

– Pourquoi ?

– Ma migraine chronique m’avait reprise, et je souffrais terriblement.

– C’est Servant qui vous soigne généralement ?

– Oui.

– Très bien.

Le Domino ajouta :

– À un autre.

XI

Le docteur

LE DOMINO – Le témoin précédent a-t-elle dit la vérité ?

LE MÉDECIN – Oui.

– Quand vous êtes arrivé auprès de la victime, était-elle morte ?

– Oui.

– De quoi ?

– D'une hémorragie interne.

– Où ?

– Dans la région cardiaque.

– Cette hémorragie était due... ?

– À un coup de coupe-papier.

– À qui appartenait l'arme ?

- À moi.
- Où était le coupe-papier la dernière fois que vous l’avez vu ?
- À sa place ordinaire.
- Mais encore ?
- Sur mon pupitre dans mon bureau.
- Avez-vous des doutes sur l’identité du coupable ?
- Pas l’ombre d’un.

XII

Émilienne

LE DOMINO – Pourquoi le mort était-il venu chez vous ?

ÉMILIENTTE – Pour me voir et refaire amis.

– Julien Marceau était-il là ?

– Oui, il était entré ayant quelques minutes de libres avant son cours de natation à la palestre.

– Que Camirand vous dit-il ?

– Il s’excusa de sa conduite passée et me dit que je devrais lui accorder son pardon.

– Qu’avez-vous répondu ?

– Que je le lui donnais à condition qu’il ne recommence pas.

– Vous a-t-il traité de façon respectueuse ?

- Très ; sa correction m’a même surprise.
 - Émilienne Servant, avez-vous tué Ernest Camirand ?
 - NON !
 - Très bien, mademoiselle.
- Mais la jeune fille ajouta d’elle-même :
- Ni moi ni JULIEN.

XIII

Julien

LE DOMINO – Vous aviez frappé la victime déjà...

JULIEN – C'était un salaud, je lui ai noirci un œil, et j'ai dû me retenir pour ne pas cracher sur son cadavre.

– N'est-ce pas vous qui avez fait de Camirand un cadavre ?

– Non.

– Votre haine ne va pas jusque là ?

– Je ne tiens pas à mourir sur l'échafaud, monsieur.

– Pourtant la haine est un mobile puissant.

– L'amour l'est encore davantage.

Il regarda tendrement et longuement

Émilienne.

Puis il termina :

– J’aime trop ma fiancée pour commettre un acte de nature à m’écloigner d’elle en permanence.

XIV

Iro Tegathwit

LE DOMINO – Nous savons pourquoi vous détestiez votre beau-frère, Iro, mais cette rancune allait-elle jusqu'à la mort ?

– ...

– Parlez, Iro.

Silence...

– Parlez, je suis au courant.

Le silence se continue.

– Iro, votre mutisme est inutile, nous sommes deux à connaître votre secret.

Simon ajouta :

– Iro, mon revolver invisible est braqué sur vous ; ne bougez pas ou je vous casse le tibia de la jambe droite.

- Je ne bougerai pas, ne craignez rien.
- Benoît ?
- Domino ?
- Appelle immédiatement le chef de la sûreté et dis-lui de venir ici tout de suite avec deux policiers et des menottes.

XV

Le chef

Le chef et ses deux hommes venaient d'arriver.

Le Domino dit au premier et le chef aux seconds :

– Arrêtez cet homme au micro.

– Sortez vos menottes et vos fers pédestres et obéissez.

Atterré, hébété, le jeune sauvage n'offrit aucune espèce de résistance.

Le chef demanda :

– De quoi accusez-vous Iro Tekathwit, Domino ?

– D'abord du meurtre d'Ernest Camirand.

– Et la preuve ?

– Je crois que vous aurez bientôt sa confession écrite, chef, car je vais promettre qu’il s’en tirera avec 23 mois de prison.

– Hein ?

– Il ne s’agit pas de meurtre réel, mais d’homicide dans cette cause de Camirand.

– Comment ?

– Oui, il y avait haute provocation, car le mort martyrisait moralement la sœur de l’Iroquois.

Le Domino ajouta :

– Au fond je félicite Iro d’avoir débarrassé la terre d’une bête puante.

Le chef remarqua :

– Nous avons l’auteur du second meurtre, mais quel est celui du premier ?

– Questionnez et je vous le dirai.

Le policier commença :

– Celui que je doute le plus c’est le second mort.

– Vous vous trompez.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu’il est mort.

– Hein ?

– S’il avait commis le premier meurtre c’eut été pour jouir de la vie et non pour mourir ; s’il y a corrélation entre les deux crimes, et corrélation il y a, le défunt Ernest n’est pas un assassin.

Le Domino reprit :

– Poursuivez votre interrogatoire, chef.

– Est-ce Chloé ?

– Non.

– Pourtant...

– Oui, je sais, elle haïssait sa bru, mais elle ne l’a pas assassinée.

– Est-ce le docteur ?

Le Domino rit dans le micro :

– Les médecins, dit-il, ont l’habitude de tuer plus légalement que cela, n’est-ce pas, docteur ?

– Certes.

Le chef reprit :

- Est-ce Émilienne ?
- Non.
- Est-ce son fiancé ?
- Ce n'est pas Julien Marceau.
- Mais qui est-ce alors ?

*

Le Domino appela :

- Mademoiselle Servant ?
- Oui, monsieur.

Doucement il lui demanda :

- Voulez-vous vous approcher du micro...
- Certainement.

XVI

Le secret d'Émilienne

LE DOMINO – La morte vous a confié un secret sur son lit de mort ?

LA JEUNE FILLE – Oui.

– Ne jugez-vous pas que le temps est venu de le dévoiler ?

Silence...

LE DOMINO – Aimez-vous mieux que je le révèle moi-même ?

– Quoi ? ? ? Or, vous savez ? ?

– Mais oui, mon enfant.

– Mais comment... ?

– Simple déduction, logique élémentaire...

Émilienne s'écria :

– Hercule Valjean a bien raison de prétendre que vous êtes un génie.

Elle ajouta :

– Je vais vous révéler le secret que Marita m’a confiée.

– C’est, dit le Domino, Iro qui a tué sa sœur, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce qu’elle le lui avait demandé.

– Et pourquoi le lui avait-elle demandé ?

– Elle était écœurée de la vie et se sentait une impotente et irréductible victime de la drogue.

– Pourquoi vous a-t-elle fait cette révélation ?

– Elle s’illusionnait ; elle pensait que je pourrais protéger Iro s’il était accusé.

– Laissez faire, mademoiselle, il a trouvé un autre protecteur.

– Qui donc ?

– Moi !

XVII

Confession et « mercy killing »

LE DOMINO – Oui, Iro, je suis votre protecteur.

IRO – Merci, monsieur.

– Ainsi vous avez commis l’acte que les américains appellent le *mercy killing* ?

– Oui, j’ai tué ma sœur à sa demande suppliante parce qu’elle souffrait trop, à la fois des infidélités et des mauvais traitements de son saligaud de mari et de son esclavage absolu de l’héroïne.

– Et vous avez tué Camirand parce qu’il était le véritable assassin de Marita que vous adoriez ?

– Que j’adorais comme seul un peau-rouge sait idolâtrer. Marita était comme le grand manitou pour moi. Oui, j’ai tué l’écœurant, et j’en suis fier et satisfait. Ma vengeance est

accomplie.

Le Domino déclara :

– Vous savez que tout crime mérite une punition ?

– Oui.

– Vous ne me voyez pas en ce moment, Iro, mais je souris.

Il ajouta :

– Vous voulez savoir pourquoi je souris ?

– Naturellement.

– Vous admettez que, selon la loi des visages pâles, vous avez commis un acte criminel ?

– Oui.

– C'est parce que votre crime est petit, que je souris.

– Ah...

– Croyez-vous que 23 mois de détention est une juste punition ?

– Vous êtes bien bon...

– Le Domino vous garantit, Iro, que vous

n'aurez pas plus. Si c'est nécessaire il mettra son masque noir et sa chape de même teinte, et ira convaincre le juge et les jurés.

Simon Antoine ajouta :

– Vous irez à la prison de Bordeaux. Je verrai à ce que vous y soyez exceptionnellement bien traité. Si c'est nécessaire j'arracherai le dernier poil sur le coco du gouverneur Lesage pour me faire obéir.

– Maintenant allez en paix et ne péchez plus.

– Encore une fois merci.

Le Domino dit :

– Chef, faites emmener votre prisonnier par vos deux hommes, et que tout le monde sorte excepté vous, et Benoit... Ah... j'oubliais quelque chose...

Il héla :

– Émilienne ?

– Oui.

– Julien ?

– Domino...

– Je vous vois bien ; approchez-vous l’un de l’autre.

Les deux jeunes gens obéirent.

Le Domino eut un rire sympathique.

Il insista :

– Plus près que ça.

– Oui.

– Oui.

– Maintenant, mes chers enfants, embrassez-vous longuement et permettez à l’oncle Domino de vous souhaiter une vie de bonheur.

Il termina :

– *Ite et multiplicamini.*

XVIII

La finale

Le chef (*au micro*) – Domino comment avez-vous pu découvrir l'identité du sympathique coupable ?

– Par élimination.

– Comment ça ?

– Ce n'était pas Ernest.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il était avocat et qu'un avocat aurait au moins pris soin, s'il eut assassiné, de se fabriquer un alibi entièrement imperméable ; vous admettez cela ?

– C'est évident.

Le Domino poursuivit :

– Ce n'était pas la mère Chloé. Pour la même

raison que son fils, parce qu'elle avait l'expérience de l'étrange mort de son mari.

– Et Émilienne ?

– Ce ne pouvait être ni elle ni son père, parce qu'ils n'étaient point sur les lieux au moment de l'attente ; ce n'est qu'après qu'ils ont venus.

– Et Julien Marceau ?

– On ne tue pas un rival simplement parce qu'il a embrassé notre blonde, fut-elle notre adorée.

– Donc ?

– Donc il ne restait plus que le jeune Iroquois. J'avoue que j'ai eu un peu de difficulté à trouver son mobile. Mais quand je pensai au *mercy killing* et au secret d'Émilienne, je devins sûr d'avoir découvert enfin la vérité.

– Très bien, Domino, je comprends.

– Vous avez toutes les ficelles ?

– Oui, mais permettez-moi une dernière question.

– Posez-la, mon ami.

– Vous avez l’intention de tenir la parole que vous avez donnée à Iro ?

– Voyons, chef, vous me connaissez pourtant assez...

– Excusez-moi, mon ami.

*

Le jeune Indien vient d’entrer à Bordeaux.

Pour 23 mois ?

Non.

Pour un an.

En effet le Domino lui a promis d’obtenir au bout de 12 mois son ticket of leave de M. Gallagher, au bureau des pardons à Ottawa.

Cet ouvrage est le 669^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.